GUILLAUME TELL,

OPÉRA EN QUATRE ACTES,

POÈME

de MM. JOUY et HYPOLYTE BIS.

MUSIQUE

DE M. ROSSINI,

BALLET DE M. AUMER ; DÉCORS DE M. CICERI ;

Mis en scène par M. Solomé.

Représenté pour la première fois à Paris, sur le théâtre de l'Académie Royale de Musique le lundi 3 Août 1829.

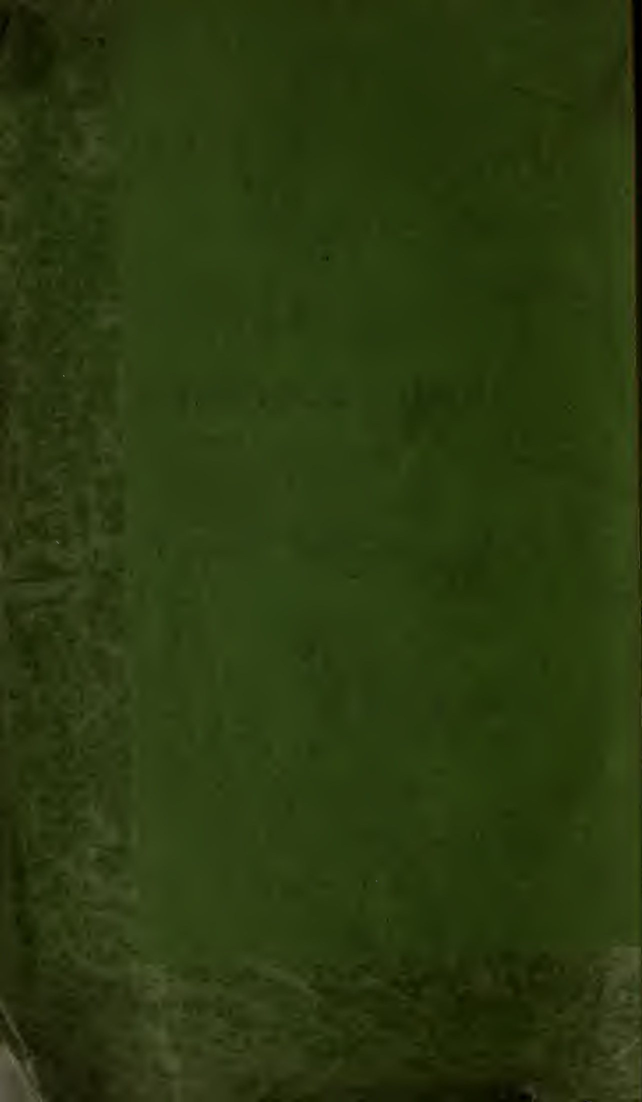


Bruxelles,

IMPRIMERIE DE JOSSE SACRÉ,

CANTERSTEEN, 19.

1833.



GUILLAUME TELL,

OPÉRA EN QUATRE ACTES,

POEME

de MM. JOUY et HYPOLYTE BIS.

MUSIQUE

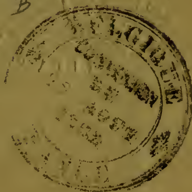
DE M. ROSSINI,

BALLET DE M. AUMER; DÉCORS DE M. CICERI;

mis en scène par M. Solomé.

Représenté pour la première fois à Paris, sur le théâtre de l'Académie Royale de Musique le lundi 3 Août 1829.





Bruxelles,

IMPRIMERIE DE JOSSE SACRÉ,

CANTERSTEEN, 19.

1853.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
GUILLAUME TELL.	MM. CORRADI.
ARNOLD.	DELAVARDE.
WALTER.	BELVAL.
GESSLER. gouverneur.	ADAM.
RODOLPHE, chef des gardes,	TRISTAN.
MELCTHAL, père d'Arnold,	LAPLAUD.
LEUTHOLD, pâtre,	BRETON.
RUODI, pêcheur,	LEGAIGNEUR.
MATHILDE.	Mesd. C. LOUVET.
EDWIGE.	LAURENT.
JEMMY.	MOULINES-LEGAIGNEUR.

Soldats, Suisses, peuple, etc., etc.

GUILLAUME TELL.

ACTE I.

·cène se passe à Burgen, canton d'Uri : à droite se trouve maison de Guillaume Tell, à gauche débouche le torrent e Schachental, sur lequel un pont est jeté ; une barque est tachée au rivage. Des paysans entourent de verdures des banes destinées à trois nouveaux ménages ; d'autres se vrent à divers travaux agrestes. Jemmy s'essaie à tirer de arc ; Guillaume, pensif et appuyé sur sa bêche, est arrêté mi-ieu d'un sillon. Hedwige, assise près d'un châlet, rassemble les joncs d'une corbeille, et regarde alternativement n époux et son fils.

SCÈNE PREMIÈRE.

ILLAUME TELL, HEDWIGE, JEMMY, LE PÊCHEUR, LE CHOEUR.

LE CHOEUR.

Quel jour serein le ciel présage !
Célébrons-le dans nos concerts ;
Que les échos de ce rivage
Élèvent nos chants dans les airs !
Par nos travaux, rendons hommage
Au créateur de l'univers.

QUATUOR.

LE PÊCHEUR, *dans sa barque.*

Accours dans ma nacelle,
Timide jouvencelle ;
Du plaisir qui t'appelle
C'est ici le séjour.
Je quitte le rivage ;
Lisbeth, sois du voyage,
Viens ; le ciel sans nuage
Nous promet un beau jour.

GUILLAUME, *à demi-voix.*

Il chante son ivresse,
Ses plaisirs, sa maîtresse ;
De l'ennui qui m'opresse
Il n'est pas tourmenté.

Quel fardeau que la vie !
Pour nous plus de patrie !
Il chante, et l'Helvétie
Pleure la liberté.

LE PÊCHEUR.

Des fleurs ceignent sa tête;
Leur puissance secrète,
Conjurant la tempête,
Nous répond du retour.
Et toi, lac solitaire,
Témoin d'un doux mystère,
Ne dis pas à la terre
Les secrets de l'amour.

HEDWIG ET JEMMY.

Son imprudent courage,
Se jouant de l'orage,
A côté du naufrage
Ne pense qu'au retour.
Vers l'écueil qu'on redoute
S'il dirigeait sa route,
Des chants de mort, sans doute,
Suivraient ses chants d'amour,

GUILLAUME, *seul sur l'avant-scène, tandis qu'on reprend les travaux.*

Où trouver le repos que Gesler nous dénie ?
Envain les empereurs, les rois,
Respectés dans la Germanie,
Par leurs sermens ont consacré nos droits ;
Un gouverneur plus puissant que les lois
Nous impose sa tyrannie ;
Et seul j'en connais tout le poids !

Ici l'on entend le ranz-des-vaches.

LE CHOEUR.

On entend des montagnes
Le signal du repos ;
La fête des campagnes
Abrége nos travaux.
Cette fête champêtre,
Qu'ignore l'œil du maître,

Nous fera reconnaître,
Le doux pays natal.

SCÈNE II.

LES MÊMES, LE VIEUX MELCTHAL, *appuyé sur son fils* ARNOLD *descend de la colline.*

LE CHOEUR.

Salut, honneur, hommage
Au vertueux Melcthal !

HEDWIGE

La fête des pasteurs, selon l'antique usage.
De trois jeunes amans fait trois heureux époux.

ARNOLD, *à part.*

Des amans, des époux !
Ah ! quel penser m'assiége !

HEDWIGE.

Bénis par vous.

MELCTHAL.

Par moi ?

HEDWIGE.

Vous nous bénirez tous.

GUILLAUME.

De l'âge et des vertus c'est le saint privilége,
Et des bienfaits du ciel un présage bien doux.

MELCTHAL.

Pasteurs, que vos accens s'unissent,
Qu'au loin vos trompes retentissent,
Célébrez tous en ce beau jour
Le travail, l'hymen et l'amour.

CHOEUR D'HOMMES.

Pasteurs, que nos accens s'unissent,
Qu'au loin nos trompes retentissent !
Célébrons tous, en ce beau jour,
Le travail, l'hymen et l'amour.

CHOEUR DE FEMMES.

Aux chants joyeux qui retentissent,
Que nos accens plus doux s'unissent.
Célébrons tous en ce beau jour,
Le travail, l'hymen et l'amour.

CHOEUR GÉNÉRAL.

Près des torrens qui grondent,
Que les cors se répondent,
Que l'écho de ces monts,
Retenant nos chansons,
En reporte les sons
Aux forêts, aux vallons !
Près des torrens qui grondent,
Que les cors se répondent !
Célébrons par nos jeux
Et l'hymen et ses feux,
Des pasteurs amoureux
Célébrons les doux nœuds,
Et volons auprès d'eux.

Le chœur sort.

SCÈNE III.

GUILLAUME, MELCTHAL, ARNOLD, HEDWIGE, JEMMY,

GUILLAUME.

Contre les feux du jour que mon toit solitaire
Vous offre un abri tutélaire.
C'est là que dans la paix ont vécu mes aïeux,
Le bonheur d'être époux, le bonheur d'être père ;

Il embrasse son fils.

MELCTHAL, *à Arnold.*

Le bonheur d'être père !
Tu l'entends, ô mon fils ! c'est le suprême bien.
Veux-tu tromper toujours le vœu de ma vieillesse ?
La fête des pasteurs, par un triple lien,
Va consacrer, dans ce jour d'allégresse,
Le serment de l'hymen, et ce n'est pas le tien !

Le vieux Melcthal entre avec Guillaume, Hedwige et Jemmy dans un châlet.

SCÈNE IV.

ARNOLD, *seul,*

Le mien, dit-il ! jamais, jamais le mien ?
Que ne puis-je taire à moi-même
De quel fatal objet tous mes sens sont épris !

Toi, dont le front aspire au diadème,
O Mathilde ! je t'aime,
Je t'aime, et je trahis
Mon devoir et l'honneur, mon père et mon pays!
Contre l'avalanche homicide
Ma force te servit d'égide ;
Je te sauvai, toi, la fille des rois,
Toi, qu'une puissance perfide
Destine à nous donner des lois,
Ivre d'un fol espoir, ma jeunesse insensée
A prodigué son sang pour des maîtres ingrats :
Avoir connu sous eux la gloire des combats,
Voilà ma honte ! aussi, mes pleurs l'ont effacée ;
Par un funeste amour ne la rappelons pas.
Mais quel bruit ? des tyrans qu'a vomis l'Allemagne
Le cor sonne sur la montagne.
Gesler est là ; Mathilde l'accompagne ;
Il faut encor la voir, entendre encor sa voix ;
Soyons heureux et coupable à la fois !

SCÈNE V.

GUILLAUME, ARNOLD.

DUO.

GUILLAUME.

Où vas-tu ? quel transport t'agite !
L'approche d'un ami n'arrête point ta fuite ?

ARNOLD.

Non.

GUILLAUME

Pourquoi trembles-tu ?

ARNOLD, *à part.*

De feindre aurai-je le courage ?

Haut.

Sous le fardeau de l'esclavage
Quel grand cœur n'est pas abattu ?

GUILLAUME.

Je comprendrais des maux que je partage ;
Arnold ne m'a pas répondu !

ARNOLD, *à part.*

Suis-je assez malheureux !

GUILLAUME.

Malheureux ? quel mystère ?
Pourquoi le taire ?

ARNOLD.

Qu'espères-tu ?

GUILLAUME.

Rendre à ton cœur la force et la vertu.

ARNOLD *à part.*

Ah ! Mathilde, idole de mon âme !
Il faut donc vaincre ma flamme !

GUILLAUME, *observant Arnold.*

Je saurai lire dans son cœur.

ARNOLD.

O ma patrie,
Mon cœur te sacrifie
Et mon amour et mon bonheur !

GUILLAUME *à part.*

Il rougit de son erreur ;
En servant la tyrannie
S'il fut traître à sa patrie,
Son remords du moins expie
Un moment de déshonneur.
Haut.
Pour nous plus de crainte servile,
Soyons hommes, et nous vaincrons.

ARNOLD.

Et comment venger nos affronts?

GUILLAUME.

Tout pouvoir injuste est fragile.

ARNOLD.

Contre des maîtres étrangers
Quels sont nos appuis ?

GUILLAUME, Les dangers ;
Il n'en est qu'un pour nous, pour eux il en est mille

ARNOLD, *montrant la maison qui renferme la femme et le fils de Guillaume.*

Songe aux biens que tu perds !

GUILLAUME.

Qu'importe !

ARNOLD.

Quelle gloire espérer des revers ?

GUILLAUME.

Je ne sais trop ce que c'est que la gloire,
Mais je connais le poids des fers.

ARNOLD.

Ton espérance...

GUILLAUME.

Est la victoire ;

ARNOLD.

Nous serions libres !...

GUILLAUME.

C'est mon vœu.

ARNOLD.

Mais où combattre ?

GUILLAUME.

Dans ce lieu.
Je te l'ai dit : plus de crainte servile.

ARNOLD.

Vaincus, quel sera notre asile ?

GUILLAUME.

La tombe.

ARNOLD.

Et notre vengeur ?

GUILLAUME. Dieu !

ARNOLD, *à part.*

Ah ! Mathilde, idole de mon âme !
Il faut donc vaincre ma flamme ?

GUILLAUME.

Je vais lire dans son cœur.

ARNOLD.

O ma patrie !
Mon cœur te sacrifie
Et mon amour et mon bonheur.

GUILLAUME.

Il rougit de son erreur.
En servant la tyrannie,
S'il fut traître à sa patrie,
Son remords du moins expie,

Un moment de déshonneur.

ARNOLD.

Du combat, quand sonnera l'heure,
Ami, je serai prêt...

Le cor se fait entendre, et Arnold cherche à s'éloigner.

GUILLAUME.

Demeure.

ARNOLD.

O contre-temps fatal !

GUILLAUME.

Melcthal ! Melcthal !

Le cor résonne de nouveau.

ARNOLD.

Qu'entends-je ?

GUILLAUME.

C'est Gesler ! quoi ! tandis qu'il nous brave,
Voudrais-tu, volontaire esclave
D'un regard dédaigneux implorer la faveur ?

ARNOLD.

Quel sévère langage !
Pour moi c'est un outrage.
Je veux sur son passage.
Braver l'insolent oppresseur

GUILLAUME.

Point d'entreprise téméraire ;
A la patrie : il faudra la venger.

ARNOLD, *à part.*

Mon père ! mon pays ! ma tendresse ! Que faire ?

GUILLAUME.

Il hésite, il pâlit ! quel est donc ce mystère ?

ARNOLD, *à part.*

O ciel ! tu sais si Mathilde m'est chère,
Mais à la vertu je me rends.

Haut.

Haine et malheur à nos tyrans !

GUILLAUME.

Entends au loin les chants de l'hyménée ;
N'attristons pas la fête des pasteurs.
A leurs plaisirs ne mêlons pas de pleurs ;

Et que, du moins une journée,
Un peuple échappe à ses malheurs.

ARNOLD.

A ses regards cachons nos pleurs.
O ciel ! tu sais si Mathilde m'est chère ;
Mais à la vertu je me rends.
Haine et malheur à nos tyrans !

GUILLAUME,

De mon secret il est dépositaire,
Mais il combattra dans nos rangs ;
Haine et malheur à nos tyrans !

SCÈNE VI.

LES MÊMES, MELCTHAL, HEDWIGE, JEMMY, LE CHOEUR, *formant un cortège pour les trois mariés. Trois vieillards vont chercher les trois fiancées dans les châlets qui se trouvent sur la scène.*

HEDWIGE.

Sur nos têtes le soleil brille,
Et semble s'arrêter au milieu de nos cours,
Pour voir la fête de famille.
Vénérable Melcthal, honneur des anciens jours,
C'est à vous de bénir leurs pudiques amours.

MELCTHAL.

Quand le ciel entend votre promesse,
Est-ce à moi de la consacrer ?

GUILLAUME.

Oui, rendre hommage à la vieillesse,
Mon Dieu, c'est encor l'honorer !

Il conduit le vieux Melcthal sous un dôme de verdure, préparé pour lui.

LE CHOEUR.

Ciel, qui du monde est la parure,
Pour eux fais luire un doux augure ;
Vois, leur tendresse est aussi pure
Que ta lumière en un beau jour !

Pendant ce chœur, Melcthal bénit les époux qui sont agenouillés à ses pieds.

ARNOLD *à part.*

Qu'ils sont heureux ! quel chaste amour !

Le bruit de la chasse se rapproche.

GUILLAUME.

Encor Gesler !

ARNOLD, *sortant sans être aperçu.*

Courons !

SCÈNE VII.

LES MÊMES, *moins* ARNOLD.

GUILLAUME, *à part.*

Ah ! quel tourment j'endure !

Haut.

Je ne vois plus Arnold.

JEMMY.

Il nous quitte.

GUILLAUME.

Il me quitte ;

Il me dérobe en vain le trouble qui le suit.
Je cours l'interroger ; toi, ranime la fête.

HEDWIGE.

Tu me glaces de crainte, et tu parles de fête !

GUILLAUME, *bas.*

Qu'elle cache aux tyrans le bruit de la tempête !
Étouffe-la sous des accens joyeux ;
Elle ne doit gronder pour eux
Qu'en tombant sur leur tête !

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, *moins* GUILLAUME.

CHOEUR *accompagné de danse.*

Hyménée,
Ta journée
Fortunée
Luit pour nous.
Des couronnes
Que tu donnes
Ces époux
Sont jaloux.
D'allégresse,
De tendresse,
Leur jeunesse
S'embellit.

Sur nos têtes
Les tempêtes
Sont muettes ;
Tout nous dit :
Hyménée,
Ta journée
Fortunée
Luit pour nous.
Des couronnes
Que tu donnes
Ces époux
Sont jaloux
Par tes flammes,
Dans nos âmes,
Tu proclames
Notre espoir ;
Son ivresse
Joint sans cesse
La tendresse
Au devoir.
Hyménée,
Ta journée
Fortunée
Luit pour nous.
Des couronnes
Que tu donnes
Ces époux
Sont jaloux.

Pendant que les danses s'exécutent, on s'exerce au jeu de l'arc.

CHOEUR.

Gloire, honneur au fils de Tell !
Il obtient le prix de l'adresse.

JEMMY, *venant déposer le prix entre les mains d'Hedwige.)*

Ma mère ?

HEDWIGE.

O moment plein d'ivresse !
Il obtient le prix de l'adresse,

C'est l'héritage paternel,

Les archers forment un pas entre eux pendant lequel on chante le chœur suivant.

Enfans de la nature,
Le simple habit de bure
Nous tient lieu de l'armure
Qui défend les guerriers.
Mais au but qui l'appelle
Notre flèche est fidèle,
Et l'espoir avec elle
Repose en nos foyers.

SCÈNE IX.

LES MÊMES LEUTHOLD, *portant une hache sur laquelle il s'appuie.*

JEMMY.

Pâle et tremblant, se soutenant à peine,
Ma mère, un pâtre vient vers nous.

LE PÊCHEUR,

C'est le brave Leuthold ; un malheur nous l'amène

LEUTHOLD.

Sauvez-moi ! sauvez-moi !

HEDWIGE.

Que-crains-tu

LEUTHOLD.

Leur courroux.

HEDWIGE.

Leuthold, quel pouvoir te menace ?

LEUTHOLD.

Le seul qui n'a jamais fait grace,
Le plus cruel, le plus affreux.
O mes amis! sauvez-moi de ses coups.

MELTCHAL.

Qu'as-tu fait ?

LEUTHOLD.

Mon devoir. De toute ma famille.
Le ciel ne me laissa qu'un enfant, qu'une fille ;
Du gouverneur un infâme soutien,
Un soldat l'enlevait, et j'ai su la défendre ;
Lui, me ravir mon dernier bien !

Ma hâche sur son front ne s'est pas fait attendre ;
Voyez-vous ce sang? c'est le sien.

MELCTHAL.

Il eut le courage d'un père ;
Mais pour lui du tyran redoutons la colère,

LEUTHOLD.

Un refuge assuré m'attend sur l'autre bord.
Au pêcheur.
Conduis-moi. LE PÊCHEUR.
Ce torrent, cette roche,
Du rivage opposé ne permet permet point l'approche :
Affronter cet écueil, s'est courir à la mort.

LEUTHOLD.

Ah ! puisses-tu, barbare, à ton heure dernière,
Trouver Dieu sourd à ton remords
Comme tu l'es à ma prière !

CHOEUR DE SOLDATS, *dans l'éloignement.*

Leuthold ! malheur à toi, malheur !

SCÈNE X.

LES MÊMES, GUILLAUME.

GUILLAUME, *rentrant.*

Arnold a disparu, mes pas n'ont pu l'atteindre.

LEUTHOLD.

Grand Dieu, sois mon libérateur !

GUILLAUME.

J'entends menacer et se plaindre,

CHOEUR, *en dehors.*

Leuthold, malheur à toi, malheur !

LEUTHOLD.

Guillaume, le destin m'accable,
On me poursuit, je ne suis point coupable,
Je meurs pourtant si je ne fuis soudain :
Pour mon salut il n'est qu'un seul chemin.
Il lui montre ce bord opposé.

GUILLAUME.

Ta barque est là, pêcheur, tu l'entends.

LEUTHOLD.

C'est en vain ;
Comme le gouverneur il est impitoyable.

GUILLAUME.

Du ciel il méconnaît la loi.
Il te refuse ! eh bien, suis-moi,

CHOEUR DE SOLDATS *se rapprochant.*

C'est du sang que le meurtre exige.
Malheur à toi, Leuthold !

GUILLAUME, *après avoir embrassé son fils.*

Hâtons nous, les voilà
Adieu.

HEDWIGE.

Tu vas périr.

GUILLAUME.

Ne crains rien, chère Hedwig
Montrant le ciel.
Les périls sont bien grands ; mais le pilote est là.

SCÈNE XI.

MELCTHAL, HEDWIGE, JEMMY, LE PÊCHEU
RODOLPHE, SOLDATS ET HABITANS DU CANTON.

FINAL.

CHOEUR.

Dieu de bonté, Dieu tout-puissant,
De l'oppresseur confonds la rage,
Daigne dérober au naufrage
Le défenseur de l'innocent,

RODOLPHE.

De la justice voici l'heure !

SOLDATS.

De la justice voici l'heure !

RODOLPHE.

Malheur au meurtrier, qu'il meure !

SOLDATS.

Malheur au meurtrier, qu'il meure !

CHOEUR.

Dieu de bonté, Dieu tout-puissant !
De l'oppresseur confonds la rage,
Daigne dérober au naufrage
Le défenseur de l'innocent,

JEMMY, HEDWIGE,

Il est sauvé !

RODOLPHE.

Que vois-je? ô rage !
Il a frachi, le funeste passage.

MELCTHAL *et* HEDWIGE.

De Dieu je reconnais l'ouvrage.

RODOLPHE.

Leur joie est un nouvel outrage,
Esclaves, malheur à vous tous !

MELCTHAL, JEMMY.

Quelle insolence ! pourquoi l'âge
Ne sert-il pas mieux mon courroux ?

CHOEUR DE PAYSANS.

Sur nos têtes gronde l'orage,
Éloignons-nous, éloignons-nous.

RODOLPHE.

Restez ; il est plus d'un coupable :
Au meurtrier qui prêta son secours ?
Nommez le traître, il y va de vos jours.

MELCTHAL, JEMMY, HEDWIGE.

Ils vont parler ; la terreur les accable.

CHOEUR DE PAYSANS.

Braverons-nous sa colère implacable ?

RODOLPHE, *faisant cerner la foule par ses sotdats*

Obéissez, il y va des vos jours,

CHOEUR DE FEMMES.

Vierge que les chrétiens adorent.
Entends nos voix, elle t'implorent ;
Soustrais au glaive des méchants
Et nos maris et nos enfants !

MELCTHAL.

Ce qu'il a fait, tous nous l'aurions dû faire.
Amis plus de lâche frayeur ;
Il ose agir, osez vous taire.

CHOEUR.

Il ose agir, osons nous taire.

RODOLPHE.

Tremblez, malheur à vous, tremblez !
Nommez le traître, enfin parlez !

MELCTHAL.

Dis au tyran que cette terre
Ne porte pas de délateur.

RODOLPHE.

Qu'on saisisse ce téméraire !
Il brave en nous le gouverneur.
Que du ravage.
Que du pillage,
Sur ce rivage
Pèse l'horreur !
Honte et misère
Sont le salaire
Que ma colère
Lègue au malheur !

JEMMY.

Si du pillage
Si du ravage
Sur ce rivage
Pèse l'horreur
Vil mercenaire
L'arc de mon père
Peut nous soustraire
A ta fureur !

ENSEMBLE.

RODOLPHE. ET TOUS LES SOLDATS.

Que du rivage,
Que du pillage,
Sur ce rivage
Pèse l'horreur !
Honte et misère
Sont le salaire
Que sa } colère
Que ma }
Lègue au malheur !

JEMMY, HEDWIGE ET TOUS LES HABITANS DU CANTON

Si du ravage,
Si du pillage,
Sur ce rivage
Pèse l'horreur,

Vil mercenaire.
L'arc de mon } père
L'arc de son
Peut nous soustraire
A ta fureur !

Les soldats s'emparent de Melcthal, les Suisses cherchent à le délivrer mais ils sont sans armes et l'on entraîne violemment sous leurs yeux le vieillard qu'ils voudraient suivre, quand une haie de hallebardes les arrête. La toile baisse sur ce tableau.

FIN DU PREMIER ACTE.

Nota. Le rideau de service qui tombe entre le premier et le deuxième acte offre l'image de la puissance guerrière de l'Autriche, sous le règne de l'empereur Albert (en 1308). C'est contre ce pouvoir formidable que vont lutter les efforts de quelques montagnards de la Suisse.

ACTE II.

Le théâtre représente les hauteurs du Rutli, d'où l'on plane sur le lac des Waltstettes, ou des Quatre-Cantons. On aperçoit aux bornes de l'horizon la cime des montagnes de Schwitz ; au bas est le village de Brunnen. Des sapins touffus qui s'élèvent des deux côtés du théâtre complètent la solitude.

SCÈNE PREMIÈRE.

Des piqueurs, portent des flambeaux, ouvrent la marche, d'autres dirigent la meute, d'autres arrivent avec des cerfs, des renards et des loups tués, des dames et des seigneurs à cheval, ayant le faucon au poing, et suivis de pages, traversent le théâtre, enfin des chasseurs à pied font une halte, et vident les gourdes dont il sont munis.

CHOEUR DES CHASSEURS.

Qu'elle sauvage harmonie
Au son des cors se marie !
Le cris du chamois mourant
Se mêle au bruit du torrent.
L'entendre exhaler sa vie,

Est-il un plaisir plus grand ?
Des tempêtes la furie
N'a rien de plus enivrant.

CHOEUR DE PATRES, *au loin dans les montagnes.*

Au sein du lac qui rayonne
Le soleil se fuit
Des monts que la neige couronne
L'éclat s'évanouit.
Du village la cloche sonne,
C'est notre retour qu'elle ordonne.
Voici la nuit ?

On voit les Pâtres descendre du coteau dans le vallon, et y diriger leurs troupeaux.

CHOEUR DES CHASSEURS.

Quel est ce bruit !
Des Pâtres la voix monotone
De nouveau nous poursuit ;
Du gouverneur le cor résonne ;
C'est notre retour qu'il ordonne.
Voici la nuit !

Ils sortent.

SCÈNE II.

MATHILDE, *seule.*

Elle paraît s'être séparée à dessein du gros de la chasse.

Ils s'éloignent enfin ; j'ai cru le reconnaître :
Mon cœur n'a point trompé mes yeux ;
Il a suivi mes pas, il est près de ces lieux.
Je tremble ! s'il allait paraître !...
Quel est ce sentiment profond, mystérieux
Dont je nourris l'ardeur, que je chéris peut-être ?
Arnold ! Arnold ! est-ce bien toi,
Simple habitant de ces campagnes,
L'espoir, l'orgueil de tes montagnes
Qui charme ma pensée et cause mon effroi ?
Ah ! que je puisse au moins l'avouer à moi-même
Melcthal, c'est toi que j'aime ;

Sans toi j'aurais perdu le jour
Et ma reconnaissance excuse mon amour.

ROMANCE.

Sombre forêt, désert triste et sauvage.
Je vous préfère aux splendeurs des palais :
C'est sur les monts, au séjour de l'orage,
Que mon cœur peut renaître à la paix ;
Mais l'écho seulement apprendra mes secrets.
Toi, du berger astre doux et timide,
Qui sur mes pas, viens semant tes reflets,
Ah ! sois aussi mon étoile et mon guide ;
Comme Arnold tes rayons sont discrets,
Et l'écho seulement redira mes secrets.

SCÈNE III.

ARNOLD, MATHILDE.

Arnold s'est montré pendant les dernières mesures de la romance.

ARNOLD.

Ma présence pour vous est peut-être un outrage ;
Mathilde, mes pas indiscrets
Ont osé jusqu'à vous se frayer un passage.

MATHILDE.

On pardonne aisément les torts que l'on partage ;
Arnold, je vous attendais.

ARNOLD.

Ce mot où votre âme respire,
Je le sens trop, la pitié vous l'inspire ;
Vous plaignez mon égarement ;
Je vous offense en vous aimant.
Que ma destinée est affreuse !

MATHILDE.

La mienne est-elle plus heureuse ?

ARNOLD.

Il faut parler, il faut, dans ce moment
Si cruel et si doux, si dangereux peut-être
Que la fille de rois apprenne à me connaître ;
J'ose le dire avec un noble orgueil,
Pour vous le ciel m'avait fait naître.

D'un préjugé fatal j'ai mesuré l'écueil ;
Il s'élève entre nous de toute sa puissance :
Je puis le respecter, mais c'est en votre absence.
Mathilde, ordonnez-moi de fuir loin de ces lieux,
D'abandonner ma patrie et mon père,
D'aller mourir sur une terre étrangère.
De choisir pour tombeau des bords inhabités ;
Prononcez sur mon sort, dites un mot.

MATHILDE, *tendrement.*

Restez.

DUO.

Oui, vous l'arrachez de mon âme
Ce secret qu'ont trahi mes yeux ;
Je ne puis étouffer ma flamme,
Dût-elle nous perdre tous deux !

ARNOLD.

Il est donc sorti de son âme
Ce secret qu'ont trahi ses yeux !
Sa flamme répond à ma flamme.
Dût-elle nous perdre tous deux!

A Mathilde.

Mais entre nous quelle distance,
Que d'obstacles de toutes parts !

MATHILDE.

Ah! ne perdez pas l'espérance :
Tout vous élève à mes regards.

ARNOLD.

Doux aveu ! ce tendre langage
De plaisir enivre mon cœur.

MATHILDE.

Je le chéris, tout me présage
Près de lui des jours de bonheur.

A Arnold.

Retournez aux champs de la gloire,
Volez à des nouveaux exploits :
On s'anoblit par la victoire ;
Elle justifiera mon choix.

ARNOLD.

Je pars, je cours chercher la gloire,

C'est un tribut que je vous dois :
Puis-je douter de la victoire
Lorsque j'obéis à vos lois ?

ENSEMBLE.

Dans celle qui t'aime,
Oui, c'est l'honneur même
Qui dicte sa loi.
Mathilde, constante,
Ira sous la tente
Recevoir ta foi.

ARNOLD.

Dans celle que j'aime,
Oui c'est l'honneur même
Qui dicte sa loi.
Mathilde, constante,
Viendra sous la tente
Recevoir ma foi.

MATHILDE.

On vient, séparons-nous.

ARNOLD.

Vous reverrai-je encore ?

MATHILDE.

Oui, demain.

ARNOLD.

O bonheur !

MATHILDE.

Quand renaitra l'aurore,
Dans l'antique chappelle, en présence de Dieu
J'entendrai ton dernier adieu.

ARNOLD

Que de bienfaits !

MATHILDE.

Je vous quitte, on s'avance.

ARNOLD.

Ciel ! Walter et Guillaume, ah ! fuyez leur présence.

SCÈNE IV.

ARNOLD, GUILLAUME, WALTER FURST.

GUILLAUME.

Tu n'étais pas le seul en ces lieux ?

ARNOLD.

Eh bien ?

GUILLAUME.

Nous craignons de troubler un si doux entretien.

ARNOLD.

Je ne m'informe pas de vos desseins.

WALTER.

Peut-être

Plus qu'un autre dois-tu chercher à les connaître.

GUILLAUME.

Non ; qu'importe à Melcthal s'il déserte nos rangs,
S'il aspire en secret à servir nos tyrans ?

ARNOLD.

Qui te l'a dit ?

GUILLAUME.

Ton trouble, et Mathilde et sa fuite !

ARNOLD.

On m'épie, et c'est toi ?

GUILLAUME.

Moi-même ; ta conduite
A jeté le soupçon dans ce cœur alarmé.

ARNOLD.

Mais si j'aime ?

WALTER.

Grand Dieu !

ARNOLD.

Mais si j'étais aimé,
Tes soupçons ?...

GUILLAUME.

Seraient vrais,

ARNOLD.

Mon amour ?

WALTER.

Est impie.

ARNOLD.

Mathilde ?

GUILLAUME.

Elle est notre ennemie.

WALTER.

Parmi nos oppresseurs elle a reçu la vie.

GUILLAUME *et* WALTER.

Et Melcthal lâchement embrasse ses genoux !

ARNOLD.

Mais de quel droit votre aveugle furie?...

GUILLAUME.

Nos droits? un mot te les apprendra tous :
Sais-tu bien ce que c'est que d'aimer sa patrie ?

ARNOLD.

Vous parlez de patrie, il n'en est plus pour nous.
Je quitte ce rivage
Qu'habitent la discorde. et la haine et la peur,
Dignes filles de l'esclavage ;
Je cours dans les combats reconquérir l'honneur.

GUILLAUME.

Quand l'Helvétie est un champ de supplices
Où l'on moissonne nos enfans ;
Que de Gesler tes armes soient complices,
Meurs pour nos bourreaux triomphans !

ARNOLD.

Si je meurs c'est pour la victoire.

WALTER.

J'ai vu se débattre et tomber la victime.

ARNOLD.

Grand Dieu ! que faire ?

GUILLAUME.

Ton devoir.

ARNOLD.

Il faut mourir !

GUILLAUME.

Il faut vivre.

ARNOLD.

Eh bien ! contre Gesler servez mon désespoir.
Dans Altorf voulez-vous me suivre ?

GUILLAUME.

Modère les transports où ton ame se livre.

WALTER.

Reste, et venge à la fois ton père et ton pays.

ARNOLD.

Achevez donc !

GUILLAUME.

La nuit, à nos desseins propice,
Nous entoure déjà d'une ombre protectrice.
Tu vas voir dans ces lieux, que Gesler croit soumis
Surgir de tous côtés de généreux amis :
Ils comprendront tes larmes
Au soc de la charue ils empruntent des armes
Pour conquérir un digne sort,
Ou l'indépendance ou la mort !

GUILLAUME, ARNOLD WALTER.

Ou l'indépendance ou la mort !

Ils se donnent la main.

Embrasons-nous d'un saint délire !
La liberté pour nous conspire ;
Des cieux mon / Des cieux ton père nous inspire,
Vengeons-le, ne le pleurons plus.
Pour son pays quand il expire,
Son beau destin semble nous dire :
C'était aux palmes du martyre
A couronner tant de vertus!

GUILLAUME.

Des profondeurs du bois immense,
Un bruit confus semble sortir,
Ecoutons !

ARNOLD.

Écoutons !

GUILLAUME.

Silence !

WALTER.

J'entends de pas nombreux la forêt retentir.

ARNOLD.

Le bruit approche...

GUILLAUME.

Qui s'avance ?

SCÈNE V.

LES MÊMES, HABITANS D'UNTERWALD,

CHOEUR D'UNTERWALD, *à demi-voix.*

Amis de la patrie!

GUILLAUMME.

O bonheur!

ARNOLD.

O vengeance!

GUILLAUME, WALTER, ARNOLD.

Honneur, honneur à leur présence!

CHOEUR.

Nous avons su braver, nous avons su franchir
Les périls comme la distance.
Les torrens, les forêts n'ont pu nous retenir;
Notre audace au Rutli nous a fait parvenir
Sous l'escorte de la prudence.

GUILLAUME.

Du canton d'Unterwald, ô vous, généreux fils,
Ce noble empressement n'a rien qui nous étonne.

WALTER.

On saura l'imiter : de nos frères de Schwitz
J'entends la trompe qui résonne :
De tes enfans sois fier, ô mon pays!

SCÈNE VI.

LES MÊMES, HABITANS DE SCHWITZ.

CHOEUR DE SCHWITZ.

En ce temps de misère.
Une race étrangère
Épient nos douleurs,
Nous condamne au mystère.
Que ce bois solitaire
Seul connaisse nos pleurs.

GUILLAUME, *à Arnold et à Walter*

On pardonne la crainte à de si grands malheurs
Mais croyez-en mon espérance.
Leurs cœurs répondront à nos cœurs:
Honneur, honneur à leur présence!

GUILLAUME, ARNOLD, WALTER, *et les habitans d'Unterwald.*

Honneur, honneur à leur présence !

WALTER.

Du seul canton d'Uri nous regrettons l'absence.

GUILLAUME.

Pour dérober la trace de leurs pas,
Pour mieux cacher nos saintes trames,
Nos frères, sur les eaux. s'ouvrent avec leurs rames
Un chemin qui ne trahit pas.

WALTER.

De prompts effets la promesse est suivie,
N'entends-tu pas ?...

GUILLAUME.

Qui vient ?

SCÈNE VII.

LES MÊMES, HABITANS D'URI.

CHOEUR D'URI.

Amis de la patrie.

GUILLAUME.

Honneur aux soutiens de nos droits !

TOUS, *moins les habitans d'Uri.*

Honneur aux soutiens de nos droits !

CHOEUR D'URI.

Guillaume, tu le vois,
Trois peuples à ta voix,
Sont armés de leurs droits
Contre un pouvoir infâme.
Parle, et tes fiers accens,
Jaillissant de ton âme,
Soudain en traits de flamme
Embraseront nos sens !

CHOEUR GÉNÉRAL.

Guillaume, tu le vois,
Trois peuples, etc.

GUILLAUME, *se plaçant au milieu des députés des trois cantons.*

L'avalanche roulant du haut de nos montagnes.

Lançant la mort sur nos campagnes,
Renferme dans ses flancs
Des maux moins accablans
Que n'en sème après lui chaque pas des tyrans.
C'est à nous, à notre courage
A purger ce rivage
De maîtres détestés.

CHOEUR DE SCHWITZ.

De la guerre c'est la menace;
Malgré nous la terreur nous glace.

WALTER.

Où donc est votre antique audace?
Mille ans nos aïeux indomptés.
Ont défendu leurs vieilles libertés;
Est-ce en vous que s'éteint leur race?

CHOEUR DE SCHWITZ.

Malgré nous la terreur nous glace.

GUILLAUME.

Accoutumés aux maux longtemps soufferts,
Si vous ne sentez plus le fardeau de vos fers,
Songez du moins à vos familles,
Vos pères, vos femmes, vos filles.
N'ont plus d'asile en vos foyers.

WALTER.

Il n'est plus parmi nous de toits hospitaliers.

GUILLAUME.

Amis, contre ce joug infâme
En vain l'humanité réclame:
Nos oppresseurs sont triomphans.
Un esclave n'a point de femme,
Un esclave n'a pas d'enfans.

CHOEUR GÉNÉRAL.

Un esclave n'a point de femme,
Un esclave n'a pas d'enfans.
C'est trop souffrir, que faut-il faire?

ARNOLD, *se réveillant tout-à-coup de l'abattement où il était plongé.*

Venger le trépas de mon père.

LE CHOEUR.

Quoi ! ton père !

ARNOLD.

Il est mort.

LE CHOEUR.

Quel crime était le sien ?

ARNOLD.

Son crime, hélas ! c'est le vôtre et le mien,
Celui de tous ! il aimait sa patrie.

LE CHOEUR.

O meurtre abominable, impie !

GUILLAUME.

Soyons dignes enfin du sang dont nous sortons :
Dans l'ombre et le silence,
Du glaive et de la lance
Armez les trois cantons.

LE CHOEUR.

Dans l'ombre et le silence,
Du glaive et de la lance
Armons les trois cantons.

GUILLAUME.

Près du lac, quand luiront les signaux de la vengeance
Nous seconderez-vous ?

LE CHOEUR.

N'en doutez pas, oui tous.

GUILLAUME.

Prêts à vaincre ?

LE CHOEUR.

Oui, tous.

GUILLAUME.

Prêts à mourir ?

LE CHOEUR.

Oui, tous.

GUILLAUME.

Que de nos mains les loyales étreintes
Confirment ces promesses saintes !

SERMENT.

CHOEUR GÉNÉRAL.

Jurons, jurons par nos dangers,

Par nos malheurs, par nos ancêtres,
Aux dieux des rois et des bergers,
De repousser d'injustes maîtres.
Si parmi nous il est des traîtres,
Que le soleil de son flambeau
Refuse à leurs yeux la lumière,
Le ciel l'accès à leur prière,
Et la terre un tombeau !

ARNOLD.

Voici le jour !

WALTER.

Pour nous c'est un signal d'alarmes.

GUILLAUME.

De victoire !

WALTER.

Quel cris doit y répondre?

ARNOLD.

Aux armes !

GUILLAUME ET WALTER.

Aux armes !

TOUS

Aux armes !

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

Intérieur d'une vieille chapelle en ruine, attenante aux ardins du palais d'Altorf.

ARNOLD, MATHILDE.

MATHILDE.

Arnold, d'où naît ce désespoir?
Est-ce là cet adieu si tendre
Que j'espérais entendre?
Vous partez, mais bientôt nous pourrons nous revoir

ARNOLD.

Non, je reste où m'enchaîne un terrible devoir ;

Je reste pour venger mon père.

MATHILDE.

Qu'espérez-vous ?

ARNOLD.

C'est du sang que j'espère.
Je renonce aux faveurs du sort,
Je renonce à tout ce que j'aime,
A la gloire, à vous-même !...

MATHILDE.

A moi, Melcthal ?

ARNOLD.

Mon père est mort :
Il est tombé sous l'homicide glaive.

MATHILDE.

Dieu !

ARNOLD.

Savez-vous qui dirigea le fer ?

MATHILDE.

Ah ! je frémis, achève !

ARNOLD.

Votre effroi l'a nommé.... Gesler !

MATHILDE.

AIR.

Pour notre amour plus d'espérance :
Quand ma vie à peine commence,
Pour toujours je perds le bonheur.
Oui, Melcthal, d'un barbare
Le crime nous sépare :
Ma raison qui s'égare,
Implore un Dieu vengeur.
Du sort bravant la servitude,
En vain je t'ai donné ma foi ;
Dans ma cour quelle solitude !
Tu ne seras plus près de moi.
Enfin, pour comble de misère,
Un crime te prive d'un père,
Et je ne puis le pleurer avec toi.
Destin, malgré ta rage,
Toujours ce triste cœur

Conservera l'image
De mon libérateur.

ARNOLD.

Quel bruit arrive à mon oreille!
Des chants? des cris?

MATHILDE.

Gesler s'éveille.

ARNOLD.

Le jour le rend à ses forfaits.

MATHILDE.

Hélas, d'une fête guerrière
Ces chants annoncent les apprêts,
Du gouverneur fuis le palais,
Toujours sa joie est meurtrière;
Fuis, si jamais je te fus chère.

ARNOLD.

Moi, fuir!

MATHILDE.

Sur la rive étrangère,
Si je ne puis à ta misère
Offrir mes soins consolateurs,
Mon âme te suit tout entière;
Elle est fidèle à tes malheurs.

ARNOLD.

Ces chants étouffent ta prière,
Leur joie insulte à mes douleurs.

MATHILDE.

Arnold, prends pitié de mes pleurs,
Fuis, si jamais je te fus chère.

ARNOLD.

Moi, fuir!

MATHILDE.

Sur la rive étrangère,
Si je ne puis à ta misère
Offrir mes soins consolateurs.
Mon âme te suit tout entière;
Elle est fidèle à tes malheurs.
Et songe!...

ARNOLD.

Je songe à mon père !

ENSEMBLE.

MATHILDE.

En renonçant à nos amours,
C'est lui donner plus que nos jours.
Adieu, Melcthal, adieu, c'est pour toujours !

ARNOLD.

En renonçant à mes amours,
C'est lui donner plus que mes jours,
Adieu, Mathilde ; adieu, c'est pour toujours !

SCÈNE II.

Grande place d'Altorf, où l'on fait des préparatifs de fête. On voit çà et là des pommiers et des tilleuls Le château-fort de Gesler est au fond. Des ouvriers sont occupés à lever une estrade où doit se placer la cour ; d'autres plantent, vers le fond du théâtre, un trophée composé des armes du gouverneur et surmonté de son chaperon.

GESLER, RODOLPHE GARDES, SOLDATS, PEUPLE,

CHOEUR D'HOMMES.

Gloire au pouvoir suprême !
Crainte à Gesler qui dispense ses lois !
Oui, c'est l'empereur même
Qui lance l'anathème
Par sa terrible voix.

CHOEUR DE FEMMES.

Paix au pouvoir qu'on aime !
De Mathilde on chérit les lois !
Qu'est-il besoin de diadême ?
L'amour est un pouvoir suprême
Egal à celui des rois.

GESLER.

Vainement dans son insolence,
Le peuple brave la vengeance ;
Il doit se soumettre à ma loi :

En montrant le trophée.

Devant ce signe de puissance
Que chacun se courbe en silence.
Comme on s'incline devant moi !

On fait passer les habitants par groupe, et on les force à s'incliner devant le trophée.

LE CHOEUR.

Gloire au pouvoir suprême, etc.

GESLER, *placé sur l'estrade.*

Que l'empire germain de votre obéissance
Reçoive le gage aujourd'hui.
Depuis un siècle, sa puissance
Daigne à votre faiblesse accorder un appui.
A pareil jour, nos droits, scellés par la victoire
S'étendirent sur vos aïeux.
D'un jour si glorieux,
Par vos chants, par vos jeux
Célébrez la mémoire,
Je le veux !

Ici commence la fête. Des soldats contraignent des femmes suisses à danser avec eux. Les habitants témoignent par leurs gestes leur indignation de cette violence. Des troubadours, annoncés par un page, succèdent aux soldats : enfin paraissent des Tyroliens et des Tyroliennes que des voix seules accompagnent.

TYROLIENNE.

CHOEUR DES FEMMES.

Toi que l'oiseau ne suivrait pas !
Ah ! ah ! etc.
Sur nos accords règle tes pas !
Ah ! ah ! etc.
Toi qui n'es pas,
Ah ! ah ! etc.
De ces climats,
Ah ! ah ! etc.
Vers nos frimas,
Ah ! ah ! etc.
Tu reviendras,
Ah ! ah ! etc

ACCOMPAGNEMENT D'HOMMES,

A nos chants viens mêler tes pas !
Etrangère
Si légère.
Veux-tu plaire ?

Ah, ne fuis pas.
Fleur nouvelle
Est moins belle,
Quand tes pas
S'approchent d'elle
Ah ! ah ! etc.

CHOEUR D'HOMMES ET DE FEMMES.

Dans nos campagnes,
Les fils des montagnes
A leurs compagnes
Apprendront les pas.

Le ballet se termine par un chœur général à la fin duquel tout le monde se prosterne devant le poteau.

SCÈNE III.

LES MÊMES, GUILLAUME, JEMMY.

RODOLPHE.

Audacieux, incline-toi !

GUILLAUME.

Tu peux, t'armant de sa faiblesse,
Avilir ce peuple, mais moi,
Je ne reconnais pas la loi
Qui me prescrit une bassesse.

RODOLPHE.

Misérable !

CHOEUR DE SUISSES

O moment d'effroi !
Pour lui nous avons tout à craindre,

RODOLPHE.

Gouverneur, on brave ta loi.

GESLER.

Quel téméraire ose l'enfreindre ?

RODOLPHE.

Il est debout devant toi.

GUILLAUME.

Debout, j'honore la puissance,
Quand d'un honteux servage elle nous affranchit ;
Devant Dieu seul on fléchit.

GESLER.

Traître, obéis ou tremble,
Ma voix et les périls te menacent ensemble ;
Vois ces armes, vois ces soldats.

GUILLAUME.

J'écoute, je regarde, et ne te comprends pas.

GESLER.

L'esclave rebelle à son maître,
Ne frémit pas en prévoyant son sort ?

GUILLAUME

Serais-je devant toi, si je craignais la mort ?

RODOLPHE.

Tant d'audace, seigneur, me le fait reconnaître ;
C'est Guillaume Tell, c'est ce traître
Qui ravit à nos coups Leuthold le meurtrier.

GESLER.

Saisissez-le !

SOLDATS, *hésitant.*

C'est là cet archer redoutable,
Cet intrépide nautonnier...

GESLER.

Point de pitié coupable,
C'est là mon prisonnier.

GUILLAUME.

Puisse-t-il être le dernier !

QUATUOR.

GESLER.

Tant d'orgueil me lasse,
La foudre s'amasse ;
Sur toi qu'elle passe,
Et tu fléchiras !

RODOLPHE.

Quel excès d'audace !
Il brave, il menace.
Allons, point de grâce ;
Désarmons son bras.

GUILLAUME

Mortelle disgrâce !
Bas à son fils.

Espoir de ma race,
O toi que j'embrasse,
Porte au loin tes pas.

JEMMY.

Que ta peur s'efface,
C'est ici ma place,
Laissez-moi, par grâce.
Mourir dans tes bras !

On retire des mains de Guillaume son arbalète et son carquois.

GUILLAUME, *à voix basse*,

Rejoins ta mère, je l'ordonne,
Qu'aux sommets de nos monts la flamme brille et donne
Aux trois cantons le signal des combats!

GESLER, *retenant l'enfant.*

Arrête... leur tendresse éclaire ma vengeance;
Réponds, toi qui m'oses braver.
C'est ton enfant?

GUILLAUME.

Le seul.

GESLER.

Tu voudrais le sauver?

GUILLAUME.

Le sauver, lui! quel est son crime?

GESLER.

Sa naissance,
Tes discours, tes projets, ta coupable insolence,

GUILLAUME.

Je t'ai seul offensé, c'est moi qu'il faut punir.

GESLER.

Sa grâce est dans tes mains et tu peux l'obtenir.
Pour un habile archer partout on te renomme;

A Rodolphe, en détachant une pomme d'un arbre voisin.

Sur la tête du fils qu'on place cette pomme,

A Tell.

D'un trait, tu vas soudain l'enlever à mes yeux,
Ou vous périrez tous les deux.

GUILLAUME.

Que dis tu?

GESLER.

Je le veux.

GUILLAUME.

Quel horrible décret! sur mon fils!... je m'égare!
Tu pourrais l'ordonner, barbare!. .
Non, le crime est trop grand.

GESLER.

Obéis.

GUILLAUME.

Tu n'as pas d'enfant!...
Il est un dieu, Gesler!

GESLER.

Un maître.

GUILLAUME, *montrant le ciel.*

Il nous entend!

GESLER.

C'est trop tarder, cède sur l'heure.

GUILLAUME.

Je ne le puis.

GESLER.

Que son fils meure!

GUILLAUME.

Arrête!... Abominable loi!
Tu triomphe de ma faiblesse;
Le péril de Jemmy m'impose une bassesse,
Gesler, et je fléchis le genou devant toi,

Il s'agenouille.

GESLER.

Voilà cet archer rédoutable,
Cet intrépide nautonier!
La peur l'atteint, un mot l'accable.

GUILLAUME, *se relevant.*

Ce châtiment du moins est équitable:
Tu me punis d'avoir pu m'oublier.

JEMMY.

Mon père songe à ton adresse.

GUILLAUME.

Ah! je crains tout de ma tendresse.

JEMMY.

Donne la main, interroge mon cœur :
Sous ta flèche il battera sans peur.

GUILLAUME.

Je te bénis en répandant des larmes ;
Et je reprends ma force sur ton sein :
Le calme de ton cœur a raffermi ma main.
Plus de faiblesse, plus d'alarmes ;
Qu'on me rende mes armes :
Je suis Guillaume Tell enfin!

On rend à Guillaume son arbalète et son carquois qu'il vide à terre. Il choisit parmi les traits en se tenant baissé, et en place un sous ses vêtements, sans être aperçu.

GESLER.

Qu'on attache l'enfant!

En ce moment on voit un des pages de Mathilde quitter la scène et se diriger, en courant, vers le Château.

JEMMY.

M'attacher? quelle injure!
Non, non, libre au moins je mourrai.
J'expose au coup fatal ma tête sans murmure,
Et sans pâlir je l'attendrai.

SUISSES.

Quoi? les accens de l'innocence.
Ne désarment pas sa vengeance?

JEMMY *en voyant son père préparer ses armes.*

Courage, mon père!

GUILLAUME.

A sa voix.
Ma main laisse échapper mes armes ;
Mes yeux sont obscurcis de dangereuses larmes...

A Gesler.

Mon fils!... que je l'embrasse une dernière fois!

Gesler fait un signe d'acquiescement, et Jemmy se rend près de son père.

Sois immobile, et vers la terre
Incline un genou suppliant.
Invoque Dieu : c'est lui seul mon enfant,

Qui dans le fils peut épargner le père.
Demeure ainsi, mais regarde les cieux.
En menaçant une tête si chère,
Cette pointe d'acier peut effrayer les yeux.
Le moindre mouvement... Jemmy, songe à ta mère!
Elle nous attend tous les deux!

Jemmy regagne le poteau avec rapidité; Guillaume parcourt d'un œil morne toute l'enceinte. Lorsque son regard s'arrête sur Gesler, il porte la main sur la place où la seconde flèche est cachée; il vise enfin, tire, et soudain la pomme est loin de l'enfant.

SUISSES.

Victoire! sa vie est sauvée.

JEMMY.

Mon père!

GUILLAUME.

Ciel!

GESLER.

Quoi, la pomme est enlevée!

SUISSES.

La pomme est enlevée:
Guillaume est triomphant.

GESLER.

O fureur!

SUISSES.

O bonheur!

JEMMY.

Ma vie est conservée:
Mon père pouvait-il immoler son enfant?

GUILLAUME.

Je ne vois plus, je me soutiens à peine;
Est-ce bien toi, mon fils? Je succombe au bonheur.

JEMMY, *entr'ouvant les vêtemens de Guillaume*,
Ah! secourez mon père!...

GESLER.

Il échappe à ma haine.

Apercevant la seconde flèche.

Que vois je?

GUILLAUME.

Ah! j'ai sauvé mon trésor le plus cher!

GESLER.

A qui destinais-tu ce trait?

GUILLAUME.

A toi, Gesler!

GESLER.

Tremble!

GUILLAUME, *embrassant son fils.*

Je n'ai plus peur.

GESLER.

Rodolphe, qu'on l'enchaîne!

SCÈNE IV.

LES MÊMES, MATHILDE, PAGES ET FEMMES DE SA SUITE.

FINAL.

MATHILDE.

Qu'ai-je appris? sacrifice affreux!

SUISSES.

Faut-il encor trembler pour eux?

SOLDATS.

Ils doivent périr tous les deux.

GESLER, *à Mathilde.*

Je n'abrégerai point des jours si misérables.
Je l'ai promis ; mais tous deux sont coupables,
Et tous deux dans les fers attendront le trépas.

MATHILDE.

Quoi! son fils?... un enfant! seigneur, il faut m'entendre.

GESLER.

L'ordre est donné, rien ne peut le suspendre!
Le fils aussi!

MATHILDE.

Vous ne l'obtiendrez pas.
Au nom de l'empereur, je le prends sous ma garde.
Quand tout un peuple indigné nous regarde,
Osez l'arracher de mes bras!

RODOLPHE.

Cédez ; Guillaume au moins nous reste.

FEMMES DE MATHILDE.

Heureux secours! bonté céleste!

SOLDATS.

Cédons : Guillaume au moins nous reste.

SUISSES.

Pour toi, Guillaume, ô sort funeste!
Des fers puniront ta vertu.

RODOLPHE.

Ils murmurent, les entends-tu?

GESLER.

L'audace du captif a passé dans leur haine.
Sur les eaux, cette nuit, vers Kusnac je l'entraîne

RODOLPHE.

Sur les eaux! mais les vents, l'orage?

GESLER.

Vain effroi!

En montrant Guillaume enchaîné.

L'habile nautonier n'est-il pas avec moi?
Au château-fort, que le lac environne,
L'attend un supplice nouveau.

PEUPLE.

Grâce! grâce!

GESLER.

Apprenez comme Gesler pardonne
Aux reptiles je l'abandonne,
Et leur horrible faim lui répond d'un tombeau.

JEMMY.

O mon père!

GUILLAUME.

O Jemmy!

PEUPLE.

Grâce.

GESLER.

Jamais.

MATHILDE.

Barbare!

ENSEMBLE.

GESLER.

L'audace les égare :
De leur sang être avare,
C'est trahir mon courroux.

JEMMY *à Mathilde.*

Quand l'ordre d'un barbare
D'un père me sépare,
Le seconderez-vous?

SOLDATS, *à Gesler.*

L'audace les égare :
De leur sang être avare,
C'est te perdre avec nous.

MATHILDE.

C'est sa mort qu'il prépare
De son fils je m'empare ;
Qu'il s'éloigne avec nous.

GUILLAUME.

Quand ma mort se prépare,
Que mon fils, ô barbare!
Se dérobe à tes coups!

RODOLPHE.

L'audace les égare :
De leur sang être avare,
C'est te perdre avec nous.

GESLER.

Peuple, qu'on se retire,
Ou le coupable expire :
Touchant sa dague.
J'en atteste ce fer!

A ces mots succède un moment de stupeur parmi le peuple.

GESLER *à demi-voix*

Il gardent le silence,
Ils craignent ma vengence.

SOLDATS.

Ils gardent le silence,
Ils craignent sa vengeance.

SUISSES.

Assurons en silence
Les coups de la vengeance,

GUILLAUME, *d'une voix très-forte et secouant ses chaînes.*

Anathème à Gesler!

RODOLPHE *et* SOLDATS.

Subir tant d'insolence,
O tourmens de l'enfer!

SUISSES, *s'agitant et se rapprochant.*

Écoutez la sentence,
Anathème à Gesler!

GESLER, *montrant les suisses.*

Si l'un d'entre eux s'avance,
Désignant Tell.
Qu'il tombe sous le fer!

ENSEMBLE.

SOLDATS.

Vive, vive Gesler.

SUISSES, *sur la place, sur les toits, sur les arbres.*

Anathème à Gesler!

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

Habitation du vieux Melcthal.

ARNOLD, *seul.*

Ne m'abandonne point, espoir de la vengeance!
Guillaume est dans les fers, et mon impatience
Presse le moment des combats.
Dans cette enceinte quel silence!
J'écoute : je n'entends que le bruit de mes pas.
Entrons... Quelle terreur secrète!

Devant le seuil, malgré moi je m'arrête,
Je n'y rentrerai pas.

AIR.

Asile héréditaire,
Où mes yeux s'ouvrirent au jour,
Hier encore, ton abri tutélaire
Offrait un père à mon amour.
J'appelle en vain. douleur amère!...
J'appelle il n'entend plus ma voix!
Murs chéris qu'habitait mon père,
Je viens vous voir pour la dernière fois!

CHOEUR *en dehors.*

Vengeance!

ARNOLD.

Quel espoir, j'entends des cris d'alarmes.
Ce sont mes compagnons, je les vois accourir.

SCÈNE II.

ARNOLD CONFÉDÉRÉS,

CHOEUR.

Guillaume est prisonnier et nous sommes sans-armes,
Nous voulons tous le secourir.
Des armes! des armes!
Et nous saurons mourir.

ARNOLD.

Dès longtemps, Guillaume et mon père
Ont prévu l'heure des combats :
Sous le rocher, au fond du châlet solitaire,
Courez armer vos bras.

CHOEUR.

Courons armer nos bras.

ARNOLD.

Non, plus de larmes inutiles.
Plus de plaintes stériles;
Gesler, tu périras!
Pour toi, qui prives ma tendresse,
De mon père et de ma maîtresse,
Est-ce assez que le trépas!

LE CHOEUR, *en rentrant.*

Melcthal que ton espoir renaisse!
Enfin le glaive arme nos bras.

ARNOLD.

Amis, amis, secondez ma vengeance :
Si notre chef est dans les fers,
Brisons les avec notre lance ;
D'Altorf les chemins sont ouverts.
Suivez-moi ; d'un monstre perfide,
Trompons l'espérance homicide ;
Arrachons Guillaume à ses coups!
D'un tyran cruel et perfide
Trompons l'espérance homicide ;
Cette tâche est digne de vous.

CHOEUR.

D'un tyran cruel et perfide, etc.

ARNOLD, ET LE CHOEUR.

Sur mes / Sur tes pas
Aux combats!
Ou la victoire ou le trépas!

Ils sortent.

SCÈNE III.

Vue du rocher situé au pied de l'Achsenberg : il est baigné par le lac des Quatre-Cantons. Des nuages épais, précurseurs de la tempête, bornent l'horizon. On découvre pourtant sur une haute éminence la maison de Tell. Dans cette enceinte hérissée d'écueils, les flots se brisent avec furie.

HEDWIGE, FEMMES SUISSES.

CHOEUR DE FEMMES.

Où vas-tu? ta douleur t'égare.
N'entends-tu pas nos ennemis?

HEDWIGE.

Je veux voir Gesler : je le suis.

LE CHOEUR.

Et qu'obtiendras-tu du barbare?

HEDWIGE.

La mort! je la désire. Il triomphe, et je vis.
Quand je n'ai plus d'époux, quand je n'ai plus de fils!

SCÈNE VI.

LES MÊMES, MATHILDE, JEMMY, ET PAGES DE LA SUITE DE LA PRINCESSE.

JEMMY, *hors de la scène.*

Ma mère!

HEDWIGE.

On a parlé! cette voix douce et tendre ...

JEMMY.

Ma mère!

HEDWIGE.

Je crois l'entendre!
C'est lui c'est mon enfant! ô bonheur! mais, hélas
Ton père ne suit point tes pas.

JEMMY.

A son indigne chaîne il saura se soustraire :
En montrant Mathilde.
Crois-en notre appui tutélaire.

HEDWIGE.

Princesse, en l'écoutant, je ne vous voyais pas.
O protectrice auguste et chère,
Hedwige tombe à vos genoux!

TRIO.

MATHILDE.

Je rends à votre amour un fils digne de vous.
Ce fils, malgré son âge,
Est grand par son courage;
Et quand ma voix présage
Un terme à vos douleurs,
Ce n'est qu'un juste hommage
Offert à vos malheurs.

HEDWIGE *et* JEMMY.

Mathilde à nos châlets promet des jours plus doux.
Du ciel après l'orage
Elle est pour nous l'image;
Et quand sa voix présage,
Un terme à nos douleurs,
L'espoir prend son langage
Et vient sécher nos pleurs.

HEDWIGE.

Quoi! dans nos maux, acceptant un partage,
Vous demeurez sur ce triste rivage,
Vous, l'ornement, vous, l'orgueil d'une cour!

MATHILDE.

De Guillaume captif je veux être l'otage,
Et ma présence ici répond de son retour.

HEDWIGE.

Son retour! n'est-ce pas une espérance vaine?
D'Altorf que ne l'arrachons-nous.

JEMMY. Il n'est plus dans Altorf.

MATHILDE.

Sur le lac on l'entraîne.

HEDWIGE.

Sur le lac? et déjà l'ouragan se déchaîne:
Partout la mort pour mon époux.

JEMMY.

Quel souvenir m'éclaire!
Réparons un oubli fatal;
Que de la liberté brille enfin le signal!

HEDWIGE.

Qu'espère-tu?

JEMMY.

Sauver mon père.
Tout un peuple se lève à ce feu tutélaire :
Et quels soient les bords où Gesler descendra,
La vengeance l'y recevra!

Il sort.

SCÈNE V.

Les Mêmes, *moins* JEMMY.

MATHILDE.

Quel bruit éclate sur nos têtes?

HEDWIGE.

C'est la mort qui s'avance à la voix des tempêtes
Guillaume périra!

PRIÈRE.

HEDWIGE.

Toi qui du faible est l'espérance,

Sauve Guillaume, ô Providence!
Dans leurs projets dans leur vengeance,
Trompe et confonds nos ennemis.
Brise le joug qui nous opprime,
Dans l'oppresseur punis le crime,
Sauve Guillaume! il meurt victime
De son amour pour son pays.

HEDWIGE, MATHILDE, CHOEUR.

Sauve Guillaume! il meurt victime
De son amour pour son pays.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, LEUTHOLD.

LEUTHOLD.

Je l'ai vu, je l'ai vu! Guillaume sur ces rives,
Par la tempête est rejeté.
Ses mains cessent d'être captives :
Le gouvernail cède à sa volonté.

HEDWIGE.

Si Guillaume, malgré l'orage,
Peut approcher de ce rivage,
Je réponds de sa liberté.

MATHILDE.

Courons à lui.

TOUS,

Courons à lui.

SCÈNE VII.

GUILLAUME, GESLER, SOLDATS.

CHOEUR DE SOLDATS, *dans la barque.*

Vers la rive prochaine
La vague nous entraîne.
D'une mort trop certaine,
Guillaume, sauve-nous!

GESLER.

Guillaume, sauve-nous!

GUILLAUME, *abordant et répoussant du pied la barque au milieu des vagues.*

Non, vous périrez tous!
Toi qui voulais des fronts serviles
Obtenir un lâche respect,
Commande aux vages indociles
De se courber à ton aspect!

SCÈNE VIII.

GUILLAUME, HEDWIGE, JEMMY

HEDWIGE.

Je te revois!

JEMMY.

Mon père!

HEDWIGE.

O retour plein de charmes!

GUILLAUME, *montrant la maison qui brûle.*

Quelle flamme brille à mes yeux?

JEMMY.

Au défaut d'un bûcher d'alarmes,
Moi-même j'embrasai le toit de nos aïeux.
Mais du moins j'ai sauvé les armes.

GUILLAUME, *saisissant l'arc et la flèche qu'on lui présente.*

Gesler, tu peux venir!

SCÈNE IX.

Les Mêmes GESLER, Soldats.

CHOEUR DE SOLDATS.

En vain il veut nous fuir;
Suivons suivons sa trace.

GESLER.

Qu'il ne trouve sa grâce
Que dans le coup mortel!

GESLER, GARDES.

Qu'il ne trouve, etc.

HEDWIGE.

C'est lui!

GUILLAUME, *à sa femme et à son fils.*
Retirez-vous; que la Suisse respire!
A toi, Gesler!

GESLER, *frappé au haut du rocher.*
J'expire!
C'est la flèche de Tell!

Il tombe dans le lac.

LES GARDES, *fuyant.*
C'est la flèche de Tell!

JEMMY, HEDWIGE.
O jour de délivrance!
Sa mort termine enfin nos maux.

GUILLAUME.
De Dieu reconnais l'assistance.

JEMMY.
Rien n'a pu le soustraire au trait de la vengeance!
Ses richesses ni sa puissance,
Ses supplices ni ses bourreaux.

SCÈNE X.

LES MÊMES, WALTER, ET DES CONFÉDÉRÉS
MATHILDE.

WALTER.
A ces signaux de flammes enfin cessons de craindr
Il faut du sang pour les éteindre,
Il faut le sang de l'oppresseur.
Mais que vois-je? Guillaume! il est libre, ô bonheur
Volons vers le tyran!

GUILLAUME.
Que veux-tu?

WALTER.
Qu'il succombe!

GUILLAUME.
Dans le lac va chercher sa tombe!

Mathilde entre à cette réponse de Guillaume

JEMMY, HEDWIGE,
Honneur honneur.
Au bras libérateur!

TOUS.

Honneur, etc.

GUILLAUME.

Point de vaine espérance,
Tant que d'Altorf les crenaux orgueilleux
Commanderont à notre obéissance.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, ARNOLD, ET LE RESTE DES TROIS CANTONS.

ARNOLD, *présentant à Guillaume le drapeau qui flottait au troisieme acte sur le château d'Altorf*

Tu n'as plus à former des vœux,
Altorf est en notre puissance!

TOUS.

Victoire! Altorf est en notre puissance!

ARNOLD.

Vous ici, Mathilde?

MATHILDE.

Oui, c'est moi :
Des fausses grandeurs détrompée,
Ton égale je te revoi ;
Et m'appuyant sur ton épée.
Jusqu'à la liberté je m'élève avec toi.

ARNOLD.

Pourquoi ta présence, ô mon père!
Manque-t-elle au bonheur de l'Helvétie entière?

L'orage, entièrement dissipé, laisse voir, dans toute sa beauté, une partie de la Suisse. Une multitude de barques pavoisées voguent sur le lac des Quatre-Cantons. Les montagnes qui dominent Fleuelen, et surmontées encore par les grands glaciers frappés des rayons du soleil, couronnent le tableau.

GUILLAUME.

Tout change et grandit en ces lieux.
Quel air pur!

HEDWIGE.

Quel jour radieux!

JEMMY.

Au loin quel horizon immense!

MATHILDE.

Oui. la nature sous nos yeux
Déroule sa magnificence.

GUILLAUME.

A nos accens religieux,
Liberté, redescends des cieux,
Et que ton règne recommence!

TOUS.

Liberté. redescends des cieux,
Et que ton règne recommence!

FIN.

LIBRAIRIE DE JOSSE SACRÉ,

KANTERSTEEN, 19.

COLLECTION D'OPÉRAS

FÉERIES, VAUDEVILLES, AU PRIX DE 30 CENTIMES.

Marie de Rohan, opéra.
La Sirène, opéra-comique.
Mimi Pinson, vaudev. en 1 acte.
Les Martyrs, opéra en 4 actes.
Les Huguenots, opéra.
Robert Bruce, opéra en 3 act.
Le Prophète, opéra en 3 actes.
Giralda, opéra-com. en 3 actes.
La Biche au bois, vaudeville-féérie en 4 actes.
Ne touchez pas à la reine, op.-c.
Jérusalem, opéra en 4 actes.
La Muette de Portici, opéra.
La Tour de Nesle, drame en 5 actes.
Gemma di Vergi, opéra français-italien.
Lucie de Lammermoor, op.
L'âme en peine, op. fantastiq.
Le Cheval de bronze.
Le Rossiguol, opéra.
L'enfant Prodigue, grand op. en 5 actes.
Le Chalet, opéra-comique en 4 actes.
La Fille du régiment, opéra-comique en 2 actes.
Le Démon de la nuit, opéra-comique en 2 actes.
Zerline, opéra.
Les Mousquetaires, drame.
La Fée aux roses, opéra-comique en 3 actes.
Norma, grand opér. 3 actes.
Les sept châteaux du diable, féérie en 3 actes.
La Perle du Brésil, drame lyrique en trois actes.